

*"La grille était restée entrouverte. Rouillée, tombant presque en poussière. Tout ce que m'avait raconté Minna me revenait en mémoire. J'avais douze ans alors, j'écoutais en tremblant ses histoires terrifiantes ; mais malgré ma peur, -que je cachais du mieux que je pouvais-, je n'aurais laissé ma place à personne !*

*C'est peut-être pour retrouver Minna après toutes ces années que, sans vraiment réfléchir, je me suis glissé dans l'entrebâillement.*

*Devant moi s'amorçait une longue avenue, et je distinguais dans la brume du matin, les contours indéfinis du manoir que ses récits d'autrefois évoquaient invariablement.*

J'avais passé la nuit chez un cousin à Ploemeur et je m'apprêtais à rentrer à Lorient. Je me faisais une joie d'annoncer ce soir la bonne nouvelle à mes parents et surtout à Marinette, ma promise. Pour le moment, j'avais toute la journée devant moi. Mon vélo m'avait emmené au manoir de Kerihuer.

Malgré un printemps paresseux, le jardin ensauvagé regorgeait de fleurs et de fruits. Les bigarreaux reverchons narguaient les merles gourmands. Par vagues parfumées, toute mon enfance remontait à gros bouillons de nostalgie joyeuse.

Née à Quimper, Minna avait épousé Raoul, ploemeurois de souche. La guerre le lui avait arraché en 1915, alors que leur fils Yann, n'avait que trois ans. Courageuse et volontaire, elle s'était proposée au manoir, où elle était cuisinière et femme à tout faire.

J'avais connu Yann sur les bancs de l'école. Lorsque je venais jouer avec lui le dimanche, Minna arborait sa magnifique coiffe. A ses dires, la mémoire des fées était emprisonnée dans les mailles du tulle, tandis que les broderies enlaçaient la bravoure et la fierté bigoudènes.

Minna s'installait sur la chaise de coin, près de la cheminée. C'hwil, un chat gris venu de nulle part, se vautrait alors sur ses genoux. Sans doute aimait-il, lui aussi, écouter les histoires de Minna. Sur la table en noyer ciré fumaient des jattes remplies de bouillie miellée ou de châtaignes cuites dans du lait ribot.

L'hiver de 1929, agressif et polaire emporta Yann, d'une pneumonie fulgurante. Je revins quelquefois, par compassion pour Minna et par respect pour mon ami défunt. Nous ne parlions plus, les mots se rencognaient au fond de nos cœurs. La coiffe dormait dans du papier de soie. La grande horloge ventrue égrenait le temps, indifférente.

J'ai fini par ne plus visiter Minna, retenu par ma vie à Lorient, mes études, mes amourettes.

Notre maison à Ploemeur avait été expropriée pour la construction de la base aéronavale. La malchance voyageant rarement seule, mon père, ferblantier se blessa gravement et perdit trois doigts à la main droite. Mes parents reprirent un petit commerce de chaussures à Lorient.

J'oubliai Minna.

Qu'est-elle devenue depuis tout ce temps ? Je n'ose pas frapper à la porte du manoir.

Les brumes s'effilochent. Je reconnais la façade guindée et sévère du bâtiment dont les fenêtres sont closes. Pas de trace de Minna, ni de quiconque. Après avoir fait le tour du verger, je m'accroupis et m'installe contre l'un des puits de la cour. C'est le puits « Ranellded ». Celui où, selon Minna, l'horrible groac'h de la lande du Faouedic jetait les yeux des enfants trop curieux qu'elle énucléait la nuit, à l'aide d'une tige de bruyère magique.

Le temps passe, le soleil est haut dans le ciel à peine moutonné. J'ouvre ma musette dont je sors deux pains de seigle dodus et un morceau de saucisson. Je dévore mes provisions. Une poignée de cerises noires clôture ce pique-nique impromptu.

Le manoir reste silencieux, figé dans son granit. Pourtant l'air semble ici plus vivant que partout ailleurs. Je reste sur place sans autre but ni raison que d'étancher ma soif de souvenirs.

Je finis par m'assoupir, appuyé contre la margelle du puits. Il doit être midi.

Tout à coup, un courant d'air glacé me surprend dans ma torpeur. Des voix indistinctes, des chuchotis moqueurs bruissent dans les feuillages. Tout engourdi, j'hésite entre veille et sommeil, incapable de discerner songes et réalité. Des nuages foncés cavalent dans le ciel et s'entortillent en une masse sombre et grouillante, légèrement à l'est. Les oiseaux se sont tus, les abeilles aussi. Le silence concentre l'espace dans une gangue d'angoisse.

Mal à l'aise, je me relève, époussette mes vêtements et me dirige vers la grille pour reprendre mon vélo. Un matou efflanqué, au pelage gris, file entre mes jambes et s'engouffre dans un soupirail dont la vitre est brisée. Je l'appelle

— C'hwil, C'hwil, c'est toi C'hwil ?

L'animal se retourne un instant me fixant de ses yeux d'or. Puis, il feule et crache avant de disparaître dans la cave. Ce n'est peut-être pas C'hwil.

Mon vélo n'est plus à sa place. J'arpente le domaine et je longe le mur d'enceinte. Je dois me rendre à l'évidence, il a bel et bien disparu. Le manoir est isolé, la route peu passante et hormis quelques murmures farceurs probablement rêvés, je n'ai entendu âme qui vive.

Rompant le silence, une pluie drue se met à tomber, percutant les ardoises du toit de grosses gouttes querelleuses. Une pénombre verdâtre engloutit l'horizon. L'orage gronde et menace de fendre le ciel. Il ne me reste qu'à rentrer à pied à Lorient, comme un nigaud.

Que vais-je raconter aux miens pour expliquer la perte de ma bicyclette ? J'étais si heureux de leur annoncer que j'avais obtenu le poste d'instituteur à Ploemeur. De dire à Marinette que si nous avancions notre mariage, le logement attendant à l'école nous serait accordé dès septembre. C'est ce qu'avait dit le directeur.

Je resserre le col de ma veste et d'un bon pas, je prends la route, non sans avoir refermé, tant bien que mal, la grille abîmée du manoir.

L'orage fait rage, il fait carrément nuit malgré l'heure et je suis trempé jusqu'aux os. Je ne vois pas à dix mètres. Mes chaussures finissent par prendre l'eau. Lorient se trouve à un peu plus de cinq kilomètres, ce n'est pas la fin du monde.

Soudain, un animal argenté coupe ma route et s'enfuit dans les bosquets d'aulnes. Une petite biche. La biche blanche de Sainte Ninnoc'h ! Encore une histoire de Minna !

Au Vème siècle, sainte Ninnoc'h, fille du Roi de Cambrie, était arrivée par la mer pour fonder une congrégation religieuse sur la côte. La légende prétend que la sainte désigne chaque année quelques jeunes filles au cœur innocent. Si celles-ci sont demandées en mariage, le promis périt avant l'heure, préservant par son trépas, la virginité de la demoiselle. A notre époque moderne, en 1936, ces croyances anciennes me semblent bien naïves. Pourtant, je ne les oublie pas.

Cette marche forcée m'essouffle. Une pointe douloureuse taraude mes côtes. Je suis oppressé. Il est grand temps de me raisonner ! Ces histoires sont des foutaises. Je suis un homme, en bonne santé et il n'y a pas lieu de me mettre dans tous mes états pour trois gouttes de pluies, quelques éclairs et un vélo volé. Un maraudeur a certainement profité de mon sommeil pour s'emparer de ma bécane. Quelle idée saugrenue d'avoir passé ma journée à somnoler sottement dans un jardin abandonné.

J'arrive enfin à Lorient. Mes parents sont surpris de me voir dans un tel état. Ils ont cependant assez de tact pour ne pas m'assommer de questions inutiles. Ma mère me sert un bol de bouillon et me conseille de me coucher sans tarder. Elle prend une brique en terre réfractaire posée derrière le poêle et l'enfouit au creux de mon lit, pour le réchauffer. La légère odeur de roussi que dégagent les draps amidonnés m'apaise. Je ne tarde pas à sombrer dans un sommeil de plomb.

Tôt le matin, je m'éveille de mauvaise humeur, contrarié par les événements de la veille. Je me dépêche car je dois obtenir différents documents à la mairie pour constituer mon dossier. J'ai hâte de me rendre à la Grande Blanchisserie où travaille ma tendre Marinette, pour partager avec elle quelques instants durant sa pause de midi. Sur la place du marché, une petite vieille propose les roses de son jardin. J'en prends un gros bouquet, des roses au parfum tenace et aux mille pétales veloutés. Rien n'est trop beau pour Marinette.

Je suis en avance. Je sillonne le trottoir de long en large contenant mon impatience en comptant les pavés. Le travail à la blanchisserie est pénible. Constamment plongées dans la chaleur humide des étuves, les filles portent des lourds baquets. Leurs mains et leurs bras marinent dans l'eau chaude additionnée de soude. Elles sucent des grains de gros sel, pour diminuer la sudation, aux risques et périls de leurs reins.

Je ne vois pas Marinette, et me renseigne auprès de ses collègues. Elle n'est pas venue aujourd'hui, on ne peut m'en dire plus. C'est surprenant, ma chérie est courageuse et assidue, pas du genre à se faire porter pâle pour un oui ou un non. Elle doit être malade.

Très inquiet, j'emprunte le tramway pour me rendre chez elle.

Mon bouquet de roses affiche une bien mauvaise mine. Les fleurs dodelinent lourdement de la tête. Je n'ose plus l'offrir et le dépose discrètement sur le rebord d'une fenêtre, au hasard.

Marinette vit dans le quartier proche de l'usine à charbon E. Marcesche et Cie où son beau-père André travaille comme dépierreur. Veuve peu de temps après la guerre, sa mère s'était remariée rapidement pour éviter la misère. L'homme est courageux et dur à la tâche. De tempérament sanguin et de nature coléreuse, il a aussi le verbe haut et la main leste.

Arrivé devant l'immeuble, je me fraie un passage entre des commères qui bouchent l'entrée. Un médecin au costume sombre, le regard fuyant, descend l'escalier, utilisant sa mallette

vernée pour dégager sa route. Un sombre pressentiment m'envahit. Qu'est-il arrivé à ma jolie Marinette.

Je grimpe les trois étages sans reprendre souffle. Il y a du monde dans le petit appartement. Des voisins et des connaissances. La mère et la fille prostrées, les traits tirés, ne bougent pas, m'ignorent ou ne me voient pas. J'apprends qu'André est mort cette nuit, victime d'une apoplexie. Le moment est malvenu pour parler de mariage. Je présente mes condoléances comme il est d'usage. Ma fiancée reste de glace, me répond à peine. J'aimerais la serrer dans mes bras, la consoler, apaiser toute cette tension qui cabre son corps mince. Cela ne se fait pas.

Dès le lendemain, la vie reprend son cours, morne. Je décide de préparer mes cours pour la rentrée. M'occuper l'esprit pour ne pas penser à tort et à travers.

Après l'enterrement, Marinette reste distante. Elle semble m'éviter. Pourquoi ? Ce mot m'obsède car il ne veut ou ne peut s'ouvrir pour orienter une réponse, dégager une piste de réflexion.

Ce jeudi, le facteur dépose une lettre à mon nom. Je devine son contenu. Une lettre de rupture. Marinette préfère en rester là. Elle se sent responsable de sa mère et ne peut l'abandonner à son sort. Je pars me promener le long du port, prêt à embarquer sur n'importe quel navire qui partirait loin, très loin, trop loin.

Juillet tire à sa fin, et depuis les funérailles, je n'ai pas revu Marinette. J'ai préféré laisser le temps décanter le trouble qui nous étreint. Je ne peux tourner la page d'un avenir à deux, sans une franche explication. Je me rends à la Grande Blanchisserie. L'heure de la débauche approche. Incapable de faire le tri entre les paroles à dire et celles à taire, je tente mentalement d'ébaucher un discours cohérent, censé ouvrir les grilles invisibles qui se sont refermées entre nous.

Marinette sort enfin, tête basse et regard vide. Je lui emboîte le pas.

- Bonjour Marinette, comment va ta maman ? Et toi ?
- Bonjour Matthieu. Le temps suit son cours. Pourquoi viens-tu me relancer ?
- Je ne peux pas mettre un point final à notre histoire Marinette, je t'aime. J'ai compris qu'un petit temps de solitude était nécessaire pour réorganiser ta vie. Mais pourquoi m'écarteres-tu ?

- Tu ne peux pas comprendre Matthieu. Tu n'as rien fait. Justement, tu n'as rien fait à temps.
- A temps ? Que veux-tu dire ? Je ne savais pas qu'André était malade, tu me parlais peu de lui.
- Plus rien ne sera comme avant.
- Marinette chérie, que se passe-t-il ? Ton cœur est ailleurs ? Tu ne m'aimes plus ?
- Tu dis des sottises Matthieu. Je dois rentrer à présent.

Faisant fi de ma timidité coutumière, je l'enlace en pleine rue, la serre de toutes mes forces et la supplie de nous donner une petite chance de reprendre ensemble la route de la vie. Je me moque des regards curieux ou amusés des passants. Son corps frêle se tasse contre moi, elle ne me repousse plus, ou pas encore. Enfin, mon aimée lâche la bonde aux pleurs trop longtemps retenus et cache son visage chiffonné de douleur au creux de mon épaule. Doucement, je l'entraîne dans une rue plus calme. Je repère un petit bistrot, aux boiseries fraîchement repeintes en bleu nattier, « L'étoile de Mer ». Puisse cette étoile nous être bénéfique.

Installée devant un chocolat chaud, Marinette tamponne son visage. Elle bredouille :

- C'est la faute de Sainte Ninnoc'h !
- La biche blanche ?
- Oui, comment sais-tu qu'elle est venue ?

Je ne lui raconte pas mes mésaventures à Ploemeur. Ce serait augmenter encore sa confusion.

- Marinette, ma chérie, j'évoque la légende. Que veux-tu dire ? Où as-tu vu une biche blanche en plein Lorient ?
- J'ai invoqué Sainte Ninnoc'h pour me défendre, je ne voulais pas qu'elle tue André !

Des mots désordonnés et hachés forment un récit que je n'ose interrompre. Son désarroi est intense, son chagrin aussi.

André était rentré fortement éméché. Il avait soupé, grogné quelques remarques peu amènes et puis s'était endormi comme une masse dans le canapé. Les femmes avaient fait la vaisselle en silence et s'étaient couchées sans le déranger. Par prudence, car André pouvait se montrer violent. Peu après minuit, Marinette s'était éveillée inquiète. La porte de sa chambre venait de s'ouvrir. C'était André. Il allait recommencer. Poser ses mains rêches sur son corps doux. Lui

faire honte. Elle n'oserait rien dire. Comme d'habitude. C'est alors que lui revint en tête la légende de sainte Ninnoc'h. De toutes ses forces, Marinette lui demanda assistance.

André la caressa, la toucha partout sans vergogne et défit sa ceinture. Nul besoin de raconter la suite. Aucun mot n'est assez puissant pour décrire l'offense.

Marinette poursuit d'une voix ténue :

- Tout à coup, les rideaux se sont agités à la fenêtre alors qu'elle était soigneusement fermée. J'ai aperçu, pendant quelques secondes, une biche blanche aux yeux tristes. André a ouvert la bouche comme s'il manquait d'air. Ses yeux se sont révulsés. J'ai pensé que l'horreur du plaisir s'emparait de lui. Il s'est subitement écrasé de tout son poids sur moi, urinant, déféquant, puant.

Je veux la consoler, la couvrir de ma tendresse. Je l'enveloppe de mes bras. Elle me repousse doucement. Dans un soupir misérable, elle marmotte :

- Depuis lors, Matthieu, je n'ai pas revu mes lunes.

Abasourdi par ce que je viens d'entendre, désarmé par sa détresse, je ne peux que répéter comme une litanie :

- Marions-nous ma douce, marions-nous. Je t'aime. Marions-nous. Je t'aime encore, je t'aimerai toujours, malgré tout, malgré toi, malgré lui.

Sainte Ninnoc'h se fait vieille. Quinze siècles, ce n'est pas rien. Elle a drôlement cafouillé en intervenant sur terre. Je lui demande pourtant de veiller sur notre amour. De me donner la force et le courage d'être un bon père. L'enfant est innocent. Marinette aussi.





